

3^e Année - N° 107.

Le numéro : 25 centimes

2 Novembre 1916.

LE PAYS DE FRANCE



G. Guillaumat

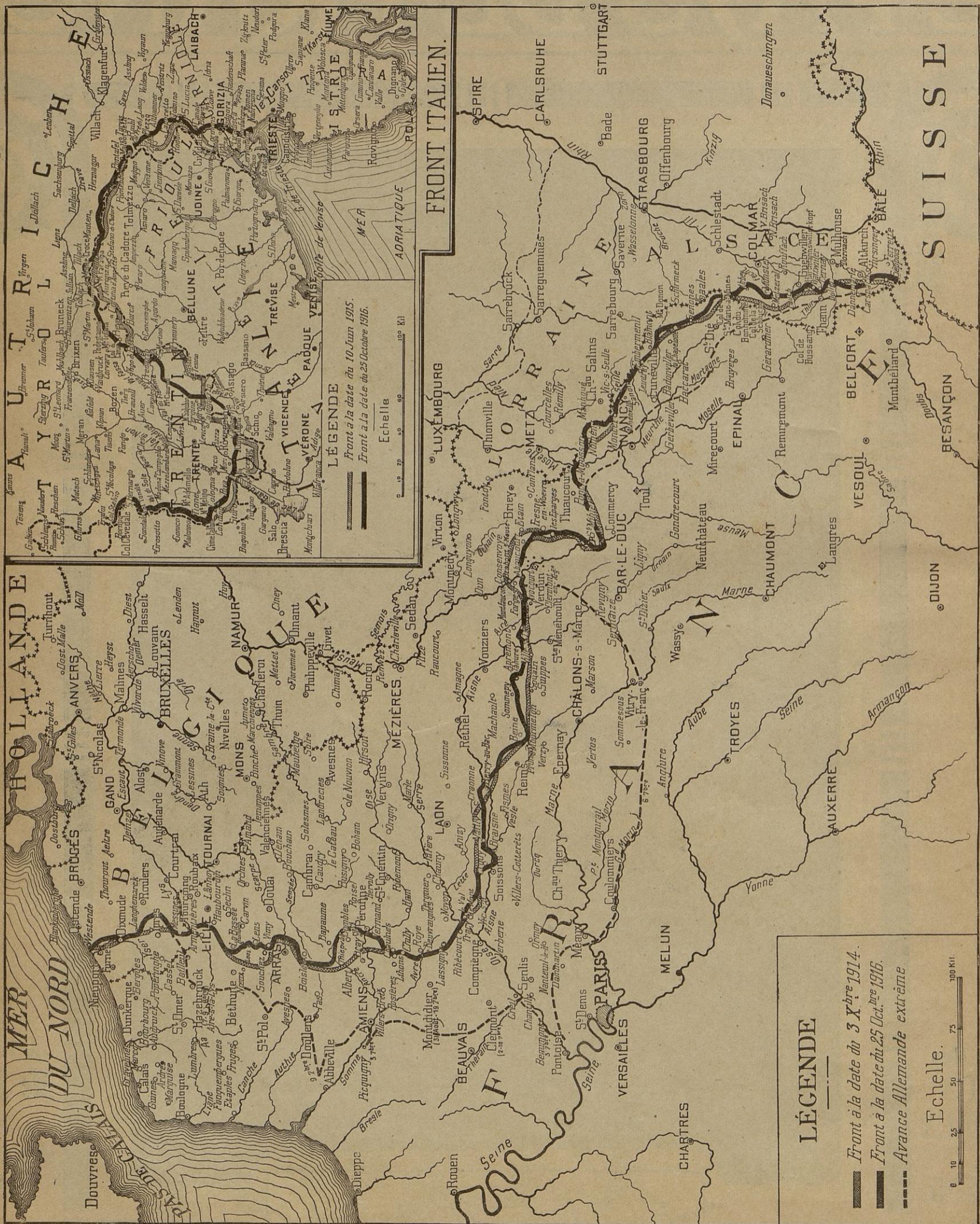
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 19 au 26 Octobre



107
os vaillantes troupes ont remporté une grande victoire le 24 octobre dans la région de Verdun : le front allemand est crevé sur 7 kilomètres ; Douaumont est repris.

Ce jour-là, après une préparation d'artillerie intense, une attaque de grande envergure, préparée avec soin depuis plusieurs semaines par les généraux Nivelle et Mangin, est déclenchée à onze heures et demie sur la rive droite de la Meuse. Elle embrasse un front de 7 kilomètres, depuis le village de Bras jusqu'aux bois du Chenois et de la Laufée. La ligne initiale de l'attaque suit approximativement la route Bras-Fleury, englobe Fleury, passe à 500 mètres en arrière de la Chapelle-Sainte-Fine, coupe au Sud les bois du Chapitre, Fumin, du Chenois et de la Laufée, qui sont contigus et dont nous occupons la bordure. L'attaque se produit au même moment sur la totalité de ce front. Les conditions atmosphériques sont déplorables : brume épaisse, pluie fine ininterrompue, terrain détrempé. Cependant la progression de nos troupes est foudroyante. Les rafales de notre artillerie balaien le terrain au-devant de nos bataillons, au fur et à mesure qu'ils avancent. Rien ne résiste à l'élan des Français. Les carrières d'Haudromont sont enlevées au premier choc. L'ouvrage de Thiaumont, pour la possession duquel on s'est si longtemps battu, est emporté en vingt minutes ; tous les Allemands qui s'y trouvent sont tués ou pris ; leur commandant, désespéré, se brûle la cervelle. Entre temps, le village de Douaumont est pris : sa chute découvre le fort, où l'ennemi avait massé toutes les forces qu'il pouvait abriter ; il se trouve encerclé ; la garnison le défend avec un acharnement indescriptible. Enfin, à six heures du soir, les trois quarts des défenseurs ont succombé : la résistance n'est plus possible ; les survivants arborent le drapeau blanc ; le commandant est parmi les prisonniers. A six heures dix, le drapeau tricolore flotte de nouveau sur le fort que les Allemands regardaient comme la pierre angulaire de la défense de Verdun, la « poire d'Allemagne ».

Dans les autres secteurs de la ligne d'offensive, nos troupes emportent de même tous les obstacles ; à six heures et demie, la victoire est complète. Nous venons de reprendre en sept heures ce que les Allemands avaient mis cinq mois à conquérir. Notre nouveau front est, de ce fait, avancé sur une profondeur qui atteint au centre 3 kilomètres. Partant de Bras, il englobe maintenant les carrières d'Haudromont et le bois de Nawé ; il empiète sur le bois de Chauffour, dépasse Douaumont, comprend en entier les bois de la Caillette, de Vaux-Chapitre, Fumin, Vaux-Régnier, du Chenois, de la Laufée, et la batterie de Damloup. Bien que la bande de pays enlevée à l'ennemi soit considérable, l'importance de notre succès réside moins dans la superficie délimitée par notre nouveau front qu'en la supériorité des positions conquises. Plus de 4.500 prisonniers et un matériel considérable sont restés entre nos mains. Le fort de Vaux est à moitié encerclé, le ravin qui y donne accès est sous le feu de notre artillerie. Dans la journée du 25, comme il fallait s'y attendre, l'ennemi s'est ressaisi et surtout reformé. Avec des effectifs considérables il a contre-attaqué nos nouvelles positions ; cinq fois il est revenu à la charge contre la région d'Haudromont-Douaumont ; cinq fois il a été repoussé. Une attaque très forte contre la batterie de Damloup ne lui a pas réussi davantage. Nous, au contraire, avons continué de progresser à l'est du bois Fumin et au nord du Chenois.

Cet heureux événement ne nous fait pas oublier que la bataille continue sur le front de la Somme, où chaque effort des alliés est couronné de succès.

Les troupes britanniques n'ont guère eu, le 20, qu'à repousser une attaque vers la redoute Schwaben.

Le 21, les Boches reviennent à la charge sur ce point avec de grandes forces et sont de nouveau repoussés ; nos alliés alors lancent à leur tour une attaque qui se développe sur un front de 5 kilomètres au nord de Courcelles, entre la redoute Schwaben et le village du Sars. Sur toute cette ligne ils enlèvent les positions ennemis. Leur avance est de 300 à 500 mètres : elle englobe les tranchées Stuff et Régina, ainsi que différentes positions avancées au nord et au nord-est de la redoute Schwaben. Plusieurs centaines de prisonniers restent entre leurs mains.

L'avance britannique continue le 22, où de nouveaux objectifs sont atteints ; de nouveaux prisonniers sont enlevés à l'ennemi. Dans ces deux journées, il en a été fait plus de 1.000.

Le 23, nouvelle avance des lignes britanniques, à l'est de Gueudecourt et de



L'AVIATEUR BARON
Tué en revenant d'un bombardement

Lesboeufs, sur un front de plus d'un kilomètre. Les Allemands essaient de réagir sur plusieurs points du front britannique : aucune de leurs tentatives ne réussit. Nos alliés consolident leurs positions.

Le 24 se passe à ce travail, et l'artillerie seule est active.

Le 25, de fortes pluies empêchent de part et d'autre les opérations d'infanterie : l'artillerie continue à battre les lignes adverses.

Dans le secteur français aussi, nous avons des progrès à enregistrer.

Le 20 est assez calme, quoique le canon ne cesse de se faire entendre.

Le 21 est marqué par de violentes réactions de l'infanterie allemande qui multiplie ses tentatives contre Sailly-Saillisel. A trois reprises, après avoir copieusement bombardé les positions qu'il cherche à reprendre, l'ennemi lance ses vagues d'assaut contre nos lignes : malgré des pertes très élevées, il ne réussit nulle part à les atteindre. Au sud de la Somme, tentatives analogues contre nos nouvelles positions entre Biaches et la Maisonneuve. Avec le même acharnement, on pourrait dire avec la même fureur, la ruée boche se jette contre nos lignes, et chaque fois est repoussée, brisée, par nos incomparables soldats. Les liquides enflammés sont de la partie : les Allemands veulent à tout prix un succès, car le Kaiser, paraît-il, est non loin de là, et escompte une revanche éclatante. Au lieu d'une victoire, c'est pour ses troupes une nouvelle défaite. Pendant que leurs contre-attaques échouent sur notre ligne Biaches-la Maisonneuve, les nôtres, dans

la région de Chaulnes, s'emparent des bois situés au nord de cette localité : le bois du Triangle (dont nous tenions une partie depuis le 10) et le bois Etoile jusqu'à son carrefour central. Tous ces bois étaient organisés pour une longue résistance. Par le fait que nous les occupons, nous dominons le village de Chaulnes par ses abords septentrionaux.

Les contre-attaques ne se reproduisent pas le 22 contre la ligne Biaches-la Maisonneuve : l'ennemi les avait menées avec des effectifs puissants ; il a essuyé des pertes très lourdes. Par contre, il porte son activité à plusieurs reprises contre la région de Chaulnes, s'efforçant de reprendre les bois perdus la veille ; après des alternatives de très petits gains pour lui, et de gros insuccès partiels, il est finalement repoussé de partout, ayant, cette fois encore, perdu beaucoup de monde et abandonné de nombreux prisonniers.

Le 23, nous réalisons de nouveaux gains, dont l'un est d'importance. Au nord de la Somme, nous enlevons d'un seul bond, au nord-ouest de Sailly-Saillisel, l'ensemble de la croupe 128, excellente position au-dessus d'une région assez étendue. L'autre consiste en une progression appréciable au nord-est de Morval. Notre artillerie ne s'arrête pas de bombarder les lignes allemandes.

Le 24 et le 25, sur ce front, des opérations de détail, seules, entretiennent la bataille.

L'aviation a continué à rendre les plus éclatants services. Malheureusement, la perte de deux pilotes de marque a attristé ses annales. L'adjudant Baron a été tué le 13, au cours du bombardement des usines Mauser à Oberndorf. Le lieutenant Rochefort, étant tombé blessé dans les lignes allemandes près de Péronne, a succombé à ses blessures.

NOTRE COUVERTURE

La longueur de cette guerre a eu pour résultat de faire passer au premier plan de nouveaux chefs militaires. Aussi, pour répondre à la demande de nombreux lecteurs, nous donnerons, autant qu'il nous sera permis, une notice biographique des personnalités dont la photographie paraîtra sur la couverture du "PAYS DE FRANCE".

LE GÉNÉRAL GUILLAUMAT

Né le 4 janvier 1863 à Bourgneuf (Charente-Inférieure), sorti de Saint-Cyr en 1884, le général Guillaumat commanda comme lieutenant-colonel l'Artillerie de la Flèche. Général de brigade en 1913, il resta à la direction de l'infanterie jusqu'au 15 juin 1914, date à laquelle il devint chef du cabinet du ministre de la guerre. Promu divisionnaire le 16 décembre 1914, le général Guillaumat s'est distingué à la tête d'un corps d'armée qu'il commanda devant Verdun et pendant l'offensive de la Somme.

LES RUINES DU VILLAGE DE BIACHES



La possession de Biaches fut disputée d'autant plus vivement que ce village est éloigné seulement de 4 kilomètres de Péronne dont il constituait un des faubourgs. Avant la guerre, il comptait 446 habitants et jouissait d'une certaine prospérité. Notre photographie représente ce qui était l'entrée du village par la route d'Herbécourt. De Biaches il ne reste que des ruines. Murs écroulés, charpentes rompues attestent que nos troupes n'en chassèrent pas sans peine les Allemands.



La fabrication du sucre était une industrie active dans la région de la Somme que nos troupes reconquièrent pas à pas. Dans la plupart des centres on trouvait des sucreries qui faisaient vivre de nombreux ouvriers et assuraient aux agriculteurs d'alentour l'écoulement de leur production en betteraves. La sucrerie de Biaches, dont notre photographie représente les ruines, était une de celles-là. Les Allemands en avaient fait une forteresse : on voit au premier plan une des tranchées qui la défendaient. Il n'en reste qu'un fouillis de débris.

VILLAGES DU CHAMP DE BATAILLE



Le village de Suzanne n'a pas joué de rôle dans les opérations qui se sont déroulées très près de lui, sur la rive droite de la Somme. Aussi s'est-il tiré de la guerre avec quelques toits crevés. Plus heureux que d'autres localités, il a conservé le clocher autour duquel se groupent les maisons de ses 430 habitants.



Le gros bourg de Cappy, peuplé de 805 habitants, s'étend le long de la rive gauche de la Somme. Grâce à sa situation un peu excentrique par rapport aux principaux centres de la bataille de Picardie, il a peu souffert de la guerre, mais il n'en ignore rien, étant continuellement traversé par nos convois.



Le grand village de Combles était un des principaux points d'appui des Allemands qui en avaient fait une véritable place forte. Le sous-sol était percé d'une quantité incroyable d'abris, de cavernes, de refuges, reliés entre eux par des couloirs, le tout à une profondeur qui défiait le bombardement. La lutte pour s'en emparer, menée par les Français et les Anglais, fut terrible. Chaque bâisse fut prise d'assaut. Et pourtant, chose singulière, une grande partie du village reste debout. Notre photographie représente la partie la plus éprouvée.

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS⁽¹⁾

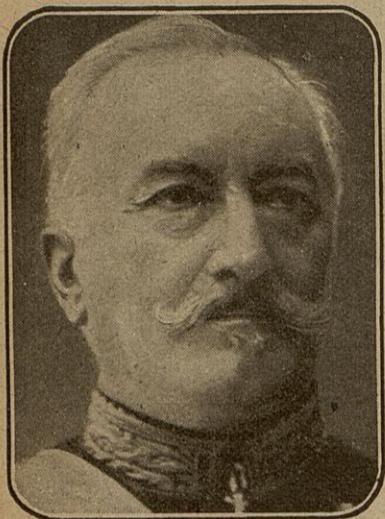
(1916)

par le C^t BOUVIER de LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

LA BATAILLE DE LA SOMME (Suite.)

L'offensive des 25 et 26 septembre avait donné aux alliés un gain très sensible. La chute des deux forteresses de Thiepval au Nord, de Combles au centre venait modifier profondément le front d'attaque. Si, durant plus d'un mois, elles avaient formé « îlot » dans la ligne par suite de leur encerclement progressif, l'occupation de ces deux forteresses amenait le rétablissement normal du front des armées alliées.

Cette ligne à cette époque (26 septembre) s'étendait depuis la rivière l'Ancre jusqu'à l'ouest de Chaulnes ; elle passait par les points suivants : Beaumont-sur-Ancre ; la cote 151 au nord de Thiepval ; la cote 153 ; le village de Courcellette ; la cote 132, route de Martinpuich à Eaucourt ; le village de Gueudecourt ; les pentes orientales de Lesbœufs ; la lisière Est de Morval, jusqu'au ruisseau qui passe le chemin Combles-Saillié-Saillisel (à cet endroit la ligne était occupée par les troupes françaises) ; le mamelon de Fregicourt ; la cote 148 sur la route de Raucourt ; la lisière Ouest du bois de Saint-Vaast ; la cote 130 sur l'Epine-de-Malassise ; toute la croupe 76 ; Halle ; Biaches ; la Maisonnette ; la lisière Ouest de Barleux ; le plateau de Belloy-en-Santerre ; le village de Berny ; Deniécourt et une partie du plateau ; la ferme à l'ouest de Bovent, et enfin les pentes du mamelon 100, vers l'Ouest ; la ligne passait alors entre Lihons et Chaulnes et se dirigeait sur Chilly.



GÉNÉRAL LACAPELLE

SECTEUR ANGLAIS

La fin du mois de septembre se passa dans un calme relatif sur tout le front. L'artillerie seule sembla rester active. Des deux côtés on s'apprêtait à la prochaine lutte et chaque adversaire consolidait les positions occupées.

Au Nord, l'armée anglaise, qui tenait la ligne Courcellette-Gueudecourt par une courbe dirigée vers le Sud, allait redresser cette ligne et s'apprêtait à enlever le hameau d'Eaucourt-l'Abbaye. Le 1^{er} octobre, tandis que toute l'attention de l'ennemi était attirée sur le secteur de Thiepval qui avait été enlevé le 26 septembre et où les troupes anglaises manifestaient une grande activité, une offensive sur la ligne Courcellette-Gueudecourt était déclenchée. Brusquement, dans l'après-midi du 1^{er} octobre, vers deux heures, les contingents britanniques abordaient la grande route de Bapaume et marchaient sur le Sars. Au centre, les vagues d'assaut, précédées des « Tanks » qui avaient joué un rôle si heureux lors de l'attaque de Lesbœufs, se jetaient en avant, et, dévalant sur les pentes douces qui descendent sur le hameau d'Eaucourt-l'Abbaye, elles abordaient le groupe de maisons qui composent l'ancienne abbaye. La lutte fut très sévère dans les bâtiments. Les régiments hanovriens qui les défendaient se battirent avec acharnement. Ce ne fut qu'après une lutte de près de deux heures qu'on put se rendre maître de cette partie du terrain. C'était un succès important, car le hameau, situé au croisement des chemins le Sars-Gueudecourt et Martinpuich-Warlencourt, occupe une situation exceptionnelle. Très défilé des vues de l'extérieur, il est placé comme avancé devant la grosse croupe 122 dite butte de Warlencourt, qui est le réduit essentiel de la défensive de l'ennemi avant Bapaume. La prise d'Eaucourt-l'Abbaye s'ajoutait de plus à l'occupation de la ligne Courcellette-Gueudecourt qui se trouvait ainsi redressée. Les Anglais avaient progressé de plus de 400 mètres sur la grande route de Bapaume et menaçaient directement le village du Sars. Ils avaient fait prisonniers près de 450 hommes valides, pris 10 mitrailleuses, 2 mortiers et se plaçaient en face du pied de la butte de Warlencourt. Malgré un retour offensif de l'ennemi le 2 octobre et la reprise d'une partie de l'abbaye, les troupes anglaises rejetaient définitivement, le 3 octobre, les Hanovriens sur leur seconde ligne.

Parmi les prisonniers allemands capturés au cours des opérations des 1^{er} et 2 octobre, on avait saisi certains contingents de la 1^{re} et 2^e brigade de la division navale qui avaient été amenés en hâte en automobiles pour contribuer à la défense des lignes allemandes. Ces renseignements permettaient d'affirmer le danger pressant que redoutait l'ennemi et le peu de réserves tactiques dont il disposait pour s'opposer à l'avance victorieuse des alliés.

Le temps qui devint pluvieux les 4, 5 et 6 octobre arrêta les opérations, mais le 7 octobre une amélioration relative des conditions atmosphériques permit de reprendre l'attaque. L'effort anglais se prononça particulièrement aux deux extrémités de la ligne attaquée : de la grande route de Bapaume au village du Transloy. Le front d'attaque comprenait donc un développement

d'environ 7 kilomètres, réunissant les deux grandes routes qui convergent au Nord sur la ville de Bapaume.

Sur la gauche, les progrès des Anglais furent très sensibles : ils enlevèrent avec brio le village du Sars qui s'allonge des deux côtés de la route nationale et forme un long couloir de près d'un kilomètre. Le village, entouré de vergers, de jardins, formait un réduit imposant ; le 7 octobre, à quatre heures du soir, les troupes anglaises arrivaient à la sortie Nord et occupaient entièrement la localité.

Sur la droite, débouchant de Gueudecourt et de Lesbœufs, elles s'avancèrent, précédées des fameux « Tanks » qui facilitaient leur marche, et abordaient les pentes occidentales des mamelons qui s'abaissent vers la route Béthune-Bapaume. A la fin de la journée, la ligne anglaise était à moins de 900 mètres de la lisière Ouest du Transloy ; les pertes de nos alliés étaient très légères.

Au centre, l'avance avait été moins rapide ; elle se buttait à un labyrinthe construit par les Allemands sur la butte 122.

La journée du 7 octobre avait porté les lignes anglaises à plus de 1.200 mètres en avant sur un front de près de 7 kilomètres. L'ennemi avait dû abandonner un nombreux matériel capturé dans le village du Sars, et 700 prisonniers valides étaient restés entre les mains du vainqueur.

SECTEUR FRANÇAIS

Du côté français, les opérations avaient été tout aussi actives et apportaient un précieux appui dans l'avance générale des lignes des armées alliées.

Au nord de la Somme l'armée du général Fayolle avait sensiblement progressé vers la route de Péronne-Bapaume. Après l'assaut remarquable et la prise de Combles par les troupes du 1^{er} corps d'armée français, les 1^{er}, 27^e, 73^e, 110^e régiments qui formaient la division d'attaque s'étaient avancés jusqu'aux abords de la grande route, couvrant ainsi les pentes occidentales du mamelon qui porte le village de Saillisel. Ils étaient en relation sur Morval avec les troupes anglaises qui tenaient le village et venaient dans un brillant effort de le dépasser dans la journée du 7 octobre.

L'offensive française se déclancha alors sur tout le front Est, de Saillisel à la cote 130, sur l'Epine-de-Malassise et sur Feuillaucourt, soit sur près de 9 kilomètres. Au Nord, elle visait spécialement le village de Saillie-Saillisel qui se trouve sur la grande route Bapaume-Péronne et qui flanque les bois de Saint-Pierre-Vaast vers la cote 153. Nous avions bien pris possession de la lisière Ouest de ces bois dans la journée du 27 septembre, mais ce profond réduit, transformé par les Allemands en place forte et en station d'approvisionnements de toute espèce, formait sur notre front une barrière redoutable. Les combats des 7 et 8 octobre permirent à l'armée Fayolle de déborder la grande route et d'aborder ces bois épais ; on devait s'y battre encore durant de nombreux jours avant d'espérer les occuper définitivement.

Plus au Sud, l'avance à l'est de Bouchavesnes avait été d'environ 5 à 600 mètres sur la crête même de l'Epine-de-Malassise ; on progressait ainsi vers Moislains, débordant au Sud comme au Nord la masse noire des bois de Saint-Vaast. Enfin, vers la cote 130, sur la route Bouchavesnes-Allaines, on parvenait au petit plateau qui domine et prend à revers la grosse position allemande de Mont-Saint-Quentin. C'était l'encerclement de Péronne qui commençait.

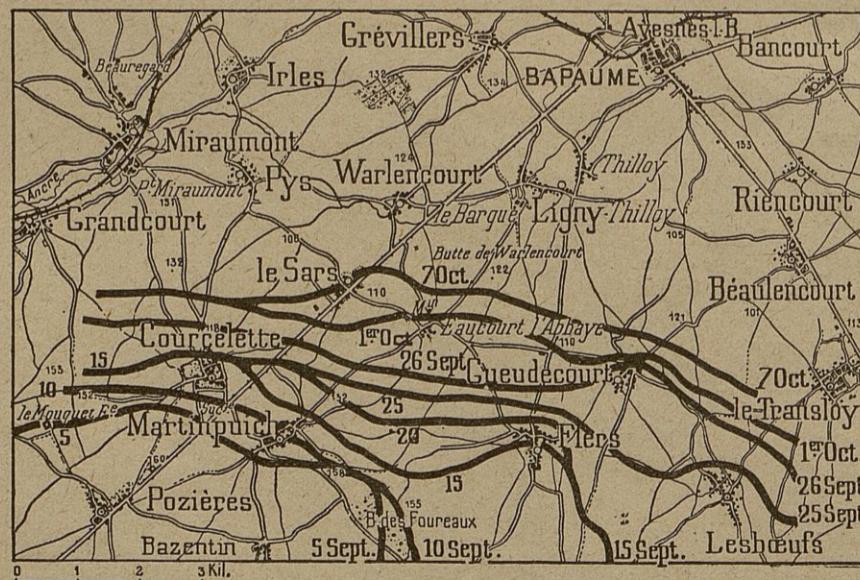
Si, au nord de la Somme, la progression constante des troupes de l'armée Fayolle permettait d'enregistrer de notables progrès dans les directions Nord et Est, au sud de la rivière, une offensive imposante des troupes de l'armée Micheler allait inscrire une fois de plus de brillants succès à l'actif des régiments de la 10^e armée.

Nous avons laissé au 18 septembre cette belle armée après ses combats sur toute la ligne de Barleux à Lihons ; elle avait enlevé Berny-en-Santerre, avait pris le labyrinthe de Deniécourt et s'était avancée sur le plateau qui domine, à l'Est, Soyécourt. Enfin, vers Chaulnes, elle avait progressé entre Lihons et la voie ferrée et son action s'était manifestée jusque sur Chilly qui était occupé. La bataille du 10 octobre va lui apporter de nouveaux gains.

La plaine du Santerre, de ce côté de la route d'Estrées, est irrégulièrement vallonnée. Les ravins peu profonds, 20-25 mètres à peine entre le fond et les plateaux qui les dominent, sont dirigés généralement de l'Ouest à l'Est ; ils s'acheminent vers la voie ferrée qui coupe diagonalement tout le pays. Dans cette partie, les villages occupent en grande partie le sommet du plateau : c'est Lihons, 101 mètres ; c'est la petite ville de Chaulnes, 102 mètres ; ce sont les grosses réunions de maisons qui forment Pressoir et Ablaincourt. Berny-en-Santerre rentre dans cette catégorie et occupe lui aussi le mamelon coté 91. Entre tous ces mamelons surmontés de leurs villages, les vallons courent



GÉNÉRAL MAZILLIER



L'AVANCE ANGLAISE SUR BAPAUME

comme une vague qui viendrait du Nord pour aller finir à la voie ferrée. C'est d'abord le vallon de Berny, puis le vallon de Genemont, puis celui des bois de Chaulnes : ce sont autant de plissements de terrains qui coupent tout le pays. Des restes d'anciennes forêts (forêts des ducs de Chaulnes) sont épars sur le terrain ; particulièrement au nord de Chaulnes, ils couvrent la ville. Ce sont donc des obstacles sérieux à enlever ; les troupes du général Micheler n'en auront que plus de mérite à en prendre possession.

Le bombardement incessant auquel nous soumîmes le front allemand dans la journée du 9 et la nuit du 9 au 10 octobre avait, sans aucun doute, donné l'éveil à l'ennemi qui massa sur la ligne menacée ses réserves. Notre attaque se prononça le 10 octobre dès le matin ; elle affecta une forme convergente sur la position allemande. Trois attaques séparées étaient dirigées sur les lignes ennemis. La première, partie de Denécourt, se dirigeait sur le plateau et abordait la ferme Bovent qui surplombe le vallon de Genemont. La seconde, partie de Vermandovillers, suivait la coulée cotée 82 et abordait le village d'Ablaincourt par ses lisières Ouest et Nord-Ouest. Enfin une troisième attaque lancée de Lihons profitait du couvert des bois de Chaulnes et glissait dans le vallon au nord de la ville. La situation initiale de notre ligne d'attaque nous avait permis de prendre ce dispositif avantageux de combat. La lutte fut très sévère, particulièrement aux abords d'Ablaincourt. Les Allemands contre-attaquèrent jusqu'à la nuit et purent encore demeurer dans les dernières maisons du village ; ils purent également continuer à occuper Pressoir qui était débordé vers le Sud par les régiments de la troisième attaque, qui, débouchant des bois de Chaulnes, étaient arrivés jusqu'à 200 mètres des bouquets de bois bordant au Sud le village de Pressoir.

L'armée Micheler s'était donc portée en avant dans la journée du 10, sur la ligne Berny-en-Santerre, Bovent, Ablaincourt, Pressoir, bois de Chaulnes. C'était un beau succès ; une avance de 3 kilomètres en profondeur sur près de 7 kilomètres de front. On avait fait environ 1.250 prisonniers valides, et pris un certain nombre de matériel : pièces de campagne, mitrailleuses, obusiers de tranchées.

L'avance de la 10^e armée vers Chaulnes était une menace directe à la voie ferrée Péronne-Chaulnes qui alimentait le front allemand ; elle était même plus qu'une menace, puisque la précieuse bifurcation à la gare de Chaulnes se trouvait sous les feux directs et que, pas plus sur Péronne que sur Nesle, l'ennemi ne pouvait amener jusqu'à pied d'œuvre par des voies ferrées les munitions qui étaient pour lui de la plus grande utilité dans la lutte engagée.

LES LIGNES DE COMMUNICATIONS ALLEMANDES

Dans les batailles modernes, par suite de l'accumulation des effectifs dans les zones et les secteurs, par suite du besoin constant d'alimenter ces masses de troupes et de pourvoir au remplacement des munitions, les communications du front avec la base de ravitaillement, avec le pays, sont d'importance capitale. Seules les voies ferrées peuvent fournir le rendement nécessaire à l'approvisionnement des armées. On a vu au cours de cette formidable guerre comment le réseau ferré a pu influer sur les opérations militaires, notamment sur le front oriental, en Russie, et actuellement en Macédoine. A ce point de vue, le champ de bataille de la Somme est admirablement desservi des deux côtés des adversaires.

En ne cons dérant que la zone allemande, on voit converger sur un front de 40 kilomètres (de l'Ancre à Chaulnes) un réseau très dense de voies ferrées. La compagnie des chemins de fer du Nord était du reste la plus riche comme parcours et comme densité.

D'Achiet, sur la ligne Arras-Amiens, qui peut être considéré comme le point terminus des voies ferrées utilisées par les Allemands dans la partie Nord du champ de bataille de la Somme, à Bapaume, à Vélu, à Fins, à Roisel, à Péronne, à Chaulnes, viennent aboutir des lignes, au contact direct du front ennemi.

Au Nord, tous ces points se trouvent desservis par la grande artère principale Cambrai-Valenciennes-Bruxelles ; au centre, par celle de Saint-Quentin-le-Cateau-Maubeuge ; au Sud, par celle de Chaulnes-Ham-la Fère.

Sur ces grandes artères se greffent les lignes internationales directes avec l'Allemagne : c'est la ligne de Belgique par Bruxelles, Liège, Aix-la-Chapelle ; c'est celle de la Meuse par la Sambre, Namur et Düsseldorf ; c'est enfin la voie de l'Oise sur Cologne ou sur Bonn.

Les armées allemandes, disposant de tout le sol de la Belgique, y ayant tout réquisitionné et ayant massé leurs réserves de toute espèce dans le pays, peuvent donc alimenter très facilement leur front de combat de la Somme.

D'autre part, si l'on considère que le réseau routier dans le Nord est particulièrement développé, que les grandes routes nationales sont empierrées, que les routes départementales, très bien entretenues, peuvent permettre des parcours intenses, on voit avec quelle facilité l'ennemi peut amener sur la ligne même du combat tout ses approvisionnements. Notons — fait capital — que le pays très peu accidenté, puisque les plus hautes cotes relevées sont de 170-180 mètres, ne met aucun obstacle au trafic ; la température du nord de la France n'est même pas en hiver un obstacle aux communications. Enfin ajoutons que, dans ce pays si riche, l'aménagement des cours d'eau et les canaux nombreux ont donné à l'adversaire un surcroît de facilités pour les communications. L'armée allemande se trouve donc dans les meilleures conditions possibles pour soutenir la lutte.

Cependant, il est nécessaire d'ajouter que, sur le front restreint de l'offensive des alliés, certains points principaux sont d'un intérêt capital pour l'ennemi. Les quais de débarquement dans ces endroits assez éloignés du front de combat permettent la mise à terre rapide de tous les approvisionnements transportés par la suite jusque sur la ligne même par le service des automobiles ou le camionnage militaire. Si ces points signalés venaient à être occupés, ou si seulement ils étaient sous le feu direct de l'artillerie des alliés, la situation pour l'ennemi deviendrait vite bien moins avantageuse. Ou il serait obligé d'effectuer en pleine voie le transbordement des wagons dans les camions, opération longue et difficile, ou il devrait reporter vers d'autres stations de l'arrière ces échanges des deux services ; d'une façon comme de l'autre il y aurait perte de temps et allongement de parcours. Il s'ensuit que, pour l'ennemi, l'occupation des points signalés présente un intérêt majeur, surtout si l'on veut se rendre compte de la quantité colossale de produits de toutes sortes qu'il doit amener pour alimenter la ligne de combat.

Actuellement, 15 octobre, nombre de ces localités ne peuvent déjà plus être utilisées par l'ennemi. C'est ainsi que la gare de Bapaume est à moins de 6 kilomètres du front anglais. La gare, située sur la grande route, peut être facilement repérée à moins de 6 kilomètres ; elle se trouve aussi sous le feu très précis de la grosse artillerie anglaise établie à une distance très efficace pour l'artillerie lourde.

A Péronne, la gare n'est pas utilisable ; de la Maisonneuve, notre infanterie même la tient sous son feu.

Toute la voie ferrée Péronne-Chaulnes, depuis les derniers succès de la 10^e armée, n'est plus utilisable... La gare de Chaulnes et la bifurcation si importante qui existe ne peuvent pas être employées par l'ennemi pour son service de ravitaillement.

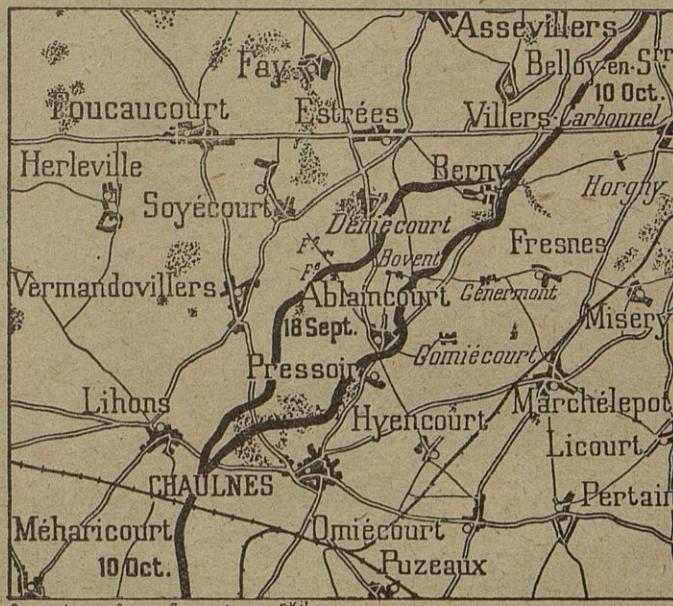
L'armée allemande perd donc quotidiennement de grosses facilités pour assurer ses approvisionnements ; or, comme la lutte semble devoir s'intensifier, il est certain que, les facilités diminuant pour l'ennemi dans le mode de ravitaillement, il subira de ce fait un ralentissement notable dans l'activité du combat. C'est autant de profit pour les armées alliées.

En ce qui concerne les voies terrestres, la grande route Bapaume-Albert n'est plus praticable pour l'ennemi ; de même la route Bapaume-Péronne ; de même la route Péronne-Estrées ; de même la route Villers-Carbonnel-Roye qui est la grande artère parallèle à son front au sud de la Somme et qui lui permettait des communications rapides d'une de ses ailes à l'autre.

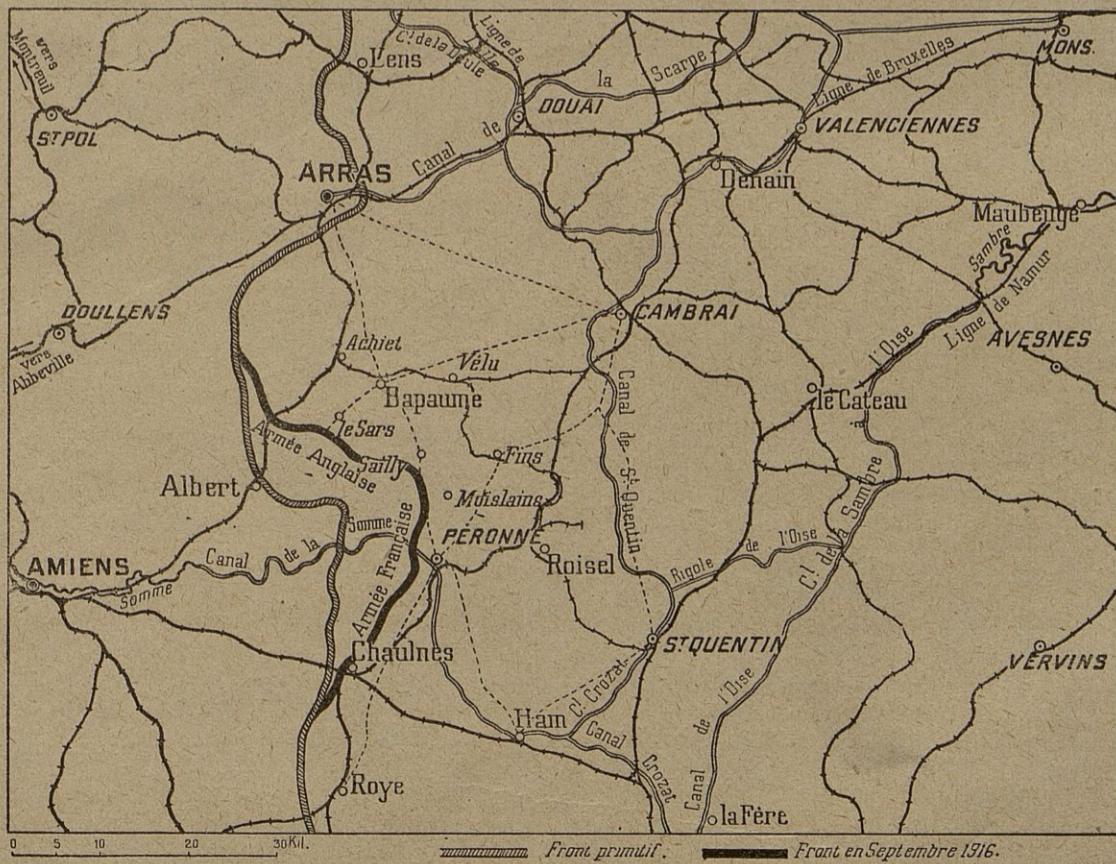
Si, restant dans ce seul domaine de l'étude des voies de communications qui vient d'être exposé, on admet qu'au fur et à mesure de l'avance des armées alliées vers l'Est, la situation de l'ennemi se modifie en notre faveur ; que, par suite, la lutte d'usure qu'on impose aux armées allemandes sur le champ de bataille de la Somme est, à elle seule, un atout capital dans notre jeu, il y a lieu dès lors de considérer avec confiance les progrès journaliers effectués par les armées anglaises et françaises en union étroite sur le terrain de combat. On peut attendre de l'offensive des alliés les plus grandes espérances, surtout en songeant que, si, du côté allemand, les ressources et les effectifs baissent de jour en jour, de l'autre côté, chez nous,

chez tous nos alliés, les journées qui arrivent nous apportent et des troupes et des munitions.

Et au moment même où je termine cet article arrive, comme confirmation de ces considérations générales, la nouvelle de la brillante victoire que nos troupes ont remportée devant Verdun : à l'Allemagne qui clama notre épuisement, nous venons de répondre par une soudaine offensive qui, en quelques heures, a permis à nos vaillants de reprendre ce que l'ennemi avait mis six mois à conquérir.



L'AVANCE DE LA 10^e ARMÉE
(10 octobre 1916.)



LE RAVITAILLEMENT DU FRONT ALLEMAND

LA VICTORIEUSE OFFENSIVE DE NOS TROUPES DEVANT VERDUN



Une brillante offensive vient de nous rendre le 24 octobre le fort de Douaumont, ainsi que tout le pays s'étendant sur 7 kilomètres de front et ³ en profondeur. Cette photographie, prise en aéroplane quelque temps avant cette grande victoire, représente le village et la région de Fleury-devant-Douaumont. L'aspect du pays a été quelque peu modifié depuis lors. Au fond, à gauche, est le bois de la Caillette; à droite, les hautes frondaisons qui couronnent une éminence forment le bois Fumin; au-dessous, le petit édifice isolé dans la plaine, à gauche d'un groupe de constructions, était la chapelle Sainte-Fine. Que de souvenirs glorieux évoquent tous ces noms! Au premier plan, et surtout à gauche, le sol, pilonné par les obus, offre l'aspect d'une immense écumeoir. Notre nouvelle ligne englobe tout le territoire embrassé par la photographie et s'étend bien au delà.

AVEC NOS ALLIÉS BRITANNIQUES



Malgré les dangers et les souffrances d'une dure campagne, les soldats de l'armée britannique ont gardé et l'insouciance et la gaieté qui constituent le fond du caractère national. Voici un fusilier du régiment de Northumberland qui revient triomphalement des tranchées sur une mule : il est acclamé chaleureusement par ses camarades, qui, le cas échéant, s'empresseront de l'imiter.

Presque tous les régiments de l'armée alliée ont leur mascotte : des singes, des lapins, même une gazelle ; mais celle-ci est restée à Londres. Ce petit âne est la mascotte des soldats de la Nouvelle-Zélande ; il les suit jusqu'aux tranchées d'où on le ramène avec soin. Dans le médaillon : un jeune bouc, mascotte des fusiliers de Northumberland ; son gardien l'a coiffé d'un casque prussien.



Nos alliés britanniques ont appris à faire la guerre en la faisant et aujourd'hui leur armée ne le cède en rien aux armées des autres nations européennes ; les soldats sont instruits avec une méthode qui a donné les meilleurs résultats : on peut en juger par l'offensive de la Somme. Avant l'attaque, l'officier rassemble ses hommes autour de lui dans la tranchée ; il leur explique dans le détail les opérations qu'ils auront à accomplir et leur dit ce qu'il attend de leur vaillance.



PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE III (*Suite*)

TORPILLÉS

Cette lecture achevée, les yeux du commandant se fixèrent sur l'officier qui se tenait debout, immobile, devant lui.

Puis, spontanément, leurs mains se nouèrent, et leurs faces graves s'illuminèrent d'un sourire radieux.

Depuis si longtemps, ils attendaient cette heure...

Faites fermer les sabords, ordonna enfin le commandant d'une voix calme...

Il ajouta :

— Je monte sur le pont...

Là-haut, la nuit était noire : il semblait que le ciel voulût favoriser la sécurité du bâtiment en masquant d'un écran épais la lumière même des étoiles...

La surface de la mer, sombre elle aussi, ne se devinait qu'à la mousse d'argent qui se formait sous la poussée de l'étrave...

Sur la passerelle, l'officier de quart, adossé à la rambarde, scrutait l'horizon, tout en fumant paisiblement un cigare dont l'extrémité rougeoyante mettait dans la nuit un point pourpre.

— Je prends le quart moi-même, fit le commandant ; veillez à ce que les canots soient parés et à ce que les ceintures de sauvetage soient prêtes à être capelées... Que les garçons de service se lèvent pour éveiller les passagers au premier signal.

Comme déjà l'officier avait descendu quelques marches, le commandant le rappela :

— Allez à la cabine du colonel, éveillez-le et priez-le de vouloir bien me rejoindre le plus tôt possible...

Boutonnant en hâte sa vareuse, le colonel, tout engourdi de sommeil, gravissait, titubant, les marches de la passerelle...

Après une poignée de main énergique, le commandant lui dit :

— La guerre est déclarée... Je reçois ordre de rallier au plus tôt le plus prochain port français et de prendre mes précautions contre une tentative possible de torpillage...

Le colonel, un vieux colonial, se frottait les mains en signe de satisfaction :

— Ah ! N... d... D... Ah ! N... de... D..., grommela-t-il, voilà assez longtemps qu'on cogne sur des Chinois ou sur des Marocains... On va pouvoir se payer un peu de Boches...

Pour l'instant, colonel, il s'agit que les Boches ne se paient pas notre peau. Si, donc, je vous ai prié de venir me trouver, c'est pour que, prévenu, vous examiniez à l'avance ce qu'il convient de faire pour vos hommes... Il faut à tout prix éviter, en cas d'accident, un tumulte dont pourraient souffrir mes manœuvres, et, par suite, se trouver compromis la sécurité de mes passagers...

Le nécessaire va être fait immédiatement...

Un quartier-maître se mettra à votre disposition et à celle de vos officiers pour toutes les questions de détail... Ceinture de sauvetage, canots, radeaux...

— Baste ! fit le colonel, nous serions dans le Nord qu'à la rigueur, on pourrait craindre de ces gens-là quelque sale coup... Mais ici, en Méditerranée... il leur faut le temps de venir...

En ce moment, du faux mât, une voix tomba, sinistre, au milieu de la nuit :

— Feu à l'avant... par tribord !...

Presque aussitôt, un mince faisceau de lumière creva l'ombre, balaya le ciel durant quelques secondes, puis subitement disparut...

Les deux officiers s'étaient tus, muets, penchés sur la rambarde, fouillant l'horizon, comme s'ils eussent espéré, même avec leur lunette, découvrir quelque chose au milieu de tout ce noir dont ils étaient environnés...

— Que pensez-vous que ce soit ?

— Comment voulez-vous mettre un nom sur une lueur anonyme qui jaillit ainsi soudain dans la nuit ?...

Un nouveau feu, en ce moment, zébra le ciel, scrutant dans tous ses recoins, comme s'il eût été à la recherche de quelque bâtiment. Puis ce fut la nuit,

la nuit opaque et sinistre avec ses embûches masquées sous les flots glauques que l'étrave fendait.

— L'ombre heureusement nous protège, murmura le colonel, et l'extinction rapide des feux rend notre repérage, sinon impossible, du moins difficile...

Comme il achevait ces mots, voilà qu'à l'avant du navire, une lueur brilla, raya l'espace, perpendiculairement au pont du bâtiment, pour s'immobiliser à une cinquantaine de mètres de haut; après quoi, elle s'épanouit tout à coup en forme de chandelle romaine... de couleur bleue et rouge...

Puis, plus rien... extinction subite... et le noir... un noir plus intense encore et plus tragique...

Les deux hommes, le commandant et le colonel, penchés en avant à perdre l'équilibre, regardaient, sans prononcer une parole...

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... gronda le premier...

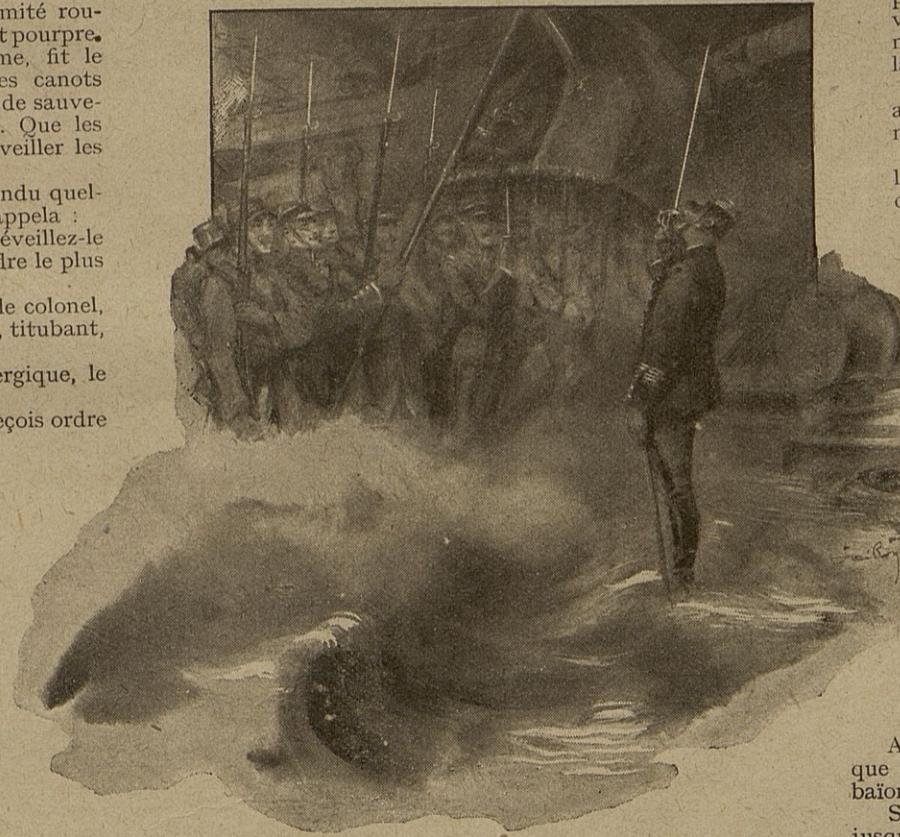
— Un signal, fit le second... Vous avez un traître à bord, commandant...

Celui-ci n'avait pas eu le loisir de répondre que du fond de l'horizon un faisceau lumineux jaillissait, trouant la nuit, pour venir balayer le bâtiment qui, durant quelques secondes, se profila inondé de clarté...

Ecartant le colonel qui lui barrait la route, le commandant clama des ordres...

Le timonier donna un coup de barre si brusque qu'il sembla que le bâtiment virevoltait sur lui-même comme une gigantesque toupee... Le jeu des pistons, en même temps, s'accéléra et le navire parut piquer une tête dans la nuit...

Sur le pont, d'abord, ce fut une course éperdue d'hommes armés, lancés dans la direction de l'avant : un officier, revolver au poing, était à leur tête...



Penché sur la rambarde, le commandant criait :

— Ne le laissez pas échapper !... il me faut cet homme !...

Puis, les équipes préposées à la manœuvre des chaloupes de sauvetage prenaient leur place, cependant que, guidés par le personnel du bâtiment, les passagers surgissaient sur le pont, se vêtant en hâte des habits qui leur étaient tombés sous la main...

Et le commandant, tête levée vers l'ombre, criait :

— Rien en vue, Leguadec ?...

— Rien !... commandant...

Au-dessous de la passerelle s'entendaient les pas lourds et cadencés d'une troupe qui se rassemblait : c'était le bataillon de légionnaires qui, en ordre, prenaient place sur le pont, sac au dos, comme s'il se fût agi d'un simple rassemblement, avant de procéder à l'exercice quotidien...

En ce moment, une voix cria :

— Un homme à la mer... par bâbord...

— Tenez... là ! fit le colonel, le bras étendu vers une tache plus claire qui venait d'apparaître dans le creux d'une lame, non loin du bâtiment.

— C'est notre homme qui se sauve !...

A peine ces mots dits, plusieurs détonations éclatèrent et des lueurs zébrèrent l'obscurité...

Sans s'être donné le mot, l'officier et le colonel venaient de faire feu de leur revolver dans la direction de la tache signalée...

— Torpille bâbord ! avant !...

Le commandant, penché sur son appareil téléphonique, prononça :

— Machine arrière... toute...

Le bâtiment vibra dans son ossature, puis, obéissant à la manœuvre, recula.

Mais l'ordre avait été lancé trop tard !...

Brusquement, un choc se produisit, terrible, et l'on eut l'impression que le bâtiment était atteint.

Puis, une explosion eut lieu, soulevant une colonne d'eau dont le pont fut arrosé...

— Colonel, dit le commandant avec calme, à vos hommes...

Ensuite, avec une méthode admirable, il donna ses ordres, l'esprit présent à tout, le regard surveillant, au milieu de l'obscurité, l'exécution des mouvements prescrits...

Après avoir lancé l'appel par T. S. F., il avait espéré pouvoir, en forçant les feux, atteindre Malta par ses propres moyens...

Mais subitement, l'eau ayant envahi la chambre des machines, celles-ci avaient cessé de fonctionner et l'*Auvergne* n'avait plus été, à partir de ce moment, qu'une monstrueuse épave, abandonnée à la direction des vents et à l'agitation des flots...

Sur le pont, les passagers, avec l'aide des matelots, s'empilaient dans les embarcations qui, à force de rames, s'éloignaient par crainte que le navire, en coulant, ne les entraînât dans le gouffre liquide.

Par les soins d'André Routier, Mlle Dubreuil avait trouvé place dans le premier canot qui avait quitté le bord : Fellow n'avait pas abandonné sa maîtresse et s'était glissé à sa suite...

André, lui, avait refusé de l'accompagner, déclarant que sa place était à bord, tant qu'il y resterait une femme ou un enfant...

Cependant, le bâtiment continuait de flotter et un officier, que le commandant avait envoyé inspecter la cale, était remonté, déclarant que la voie d'eau pouvait aisément, avec quelques heures de travail, être aveuglée ; cette nouvelle, aussitôt transmise aux passagers et à l'équipage, avait ramené la confiance...

Néanmoins, par prudence, le commandant avait continué à faire procéder à l'embarquement...

Sur sa dunette, le cigare aux lèvres, il surveillait les mouvements du bord, d'un œil calme, comme s'il se fût agi d'une simple manœuvre...

— Un havane, proposa-t-il du haut de la dunette au colonel qui faisait les cent pas devant ses hommes ; ceux-ci, sac à terre, les fusils en faisceau, attendaient leur tour d'embarquement...

Lestement, le colonel gravit les degrés qui montaient à la passerelle.

Tandis qu'il choisissait un havane dans le porte-cigare que lui présentait le commandant, celui-ci lui dit tout bas, à l'oreille :

— Nous coulons... Tenez vos hommes en mains... A peine si j'aurai le temps d'évacuer les passagers... Il ne faut pas de tumulte...

— Compris...

Et, après cette laconique réponse, le colonel, serrant énergiquement la main du commandant, quitta la passerelle.

Presque aussitôt, dominant le vacarme des manœuvres, s'entendit la voix cuivrée du clairon sonnant le « Garde à vous ».

Comme dans la cour du quartier, les hommes, sac au dos, formèrent le carré...

Au centre, le drapeau, déployé, élevait ses couleurs que la brise faisait claquer au-dessus de sa garde, baïonnette au canon.

Soudain une explosion fit trembler le bâtiment jusqu' dans ses œuvres vives, les chaudières venaient d'éclater...

Le bâtiment commença alors d'enfoncer ; déjà les flots atteignaient le pont d'arrière...

Un frémissement, cependant, courait parmi les rangs des soldats : l'approche de la mort les hantait.

Le colonel eut l'instinct que ses hommes allaient lui échapper...

— Au drapeau ! commanda-t-il soudain...

Instinctivement, les coloniaux rectifièrent la position et portèrent les armes, tandis que les officiers, sabre au clair, s'immobilisaient comme à la parade...

Le colonel, lui, dans un geste plein de noblesse, éleva son arme et, lorsque la garde de cuivre atteignit la hauteur de sa bouche, il y colla ses lèvres dévoteusement, mettant dans cet héroïque baiser, comme en un dernier adieu, tout ce que son âme contenait d'amour pour la patrie et d'affection pour les siens...

Et le navire continua de couler, tandis que les clairons envoyoyaient aux quatre vents leurs sonneries graves et recueillies... Les hommes, indifférents à l'eau qui montait et maintenant atteignait leurs jarrets, se raidissaient dans ce dernier salut à la France...

— Mes enfants, cria tout à coup le commandant qui venait de voir le dernier radeau quitter le bord... mes enfants, merci ! songez à vous... Adieu, colonel...

Ce furent ses ultimes paroles !...

Dans une explosion dernière, le bâtiment s'ouvrit en deux et le drapeau sombra dans les flots, encadré de sa garde d'honneur...

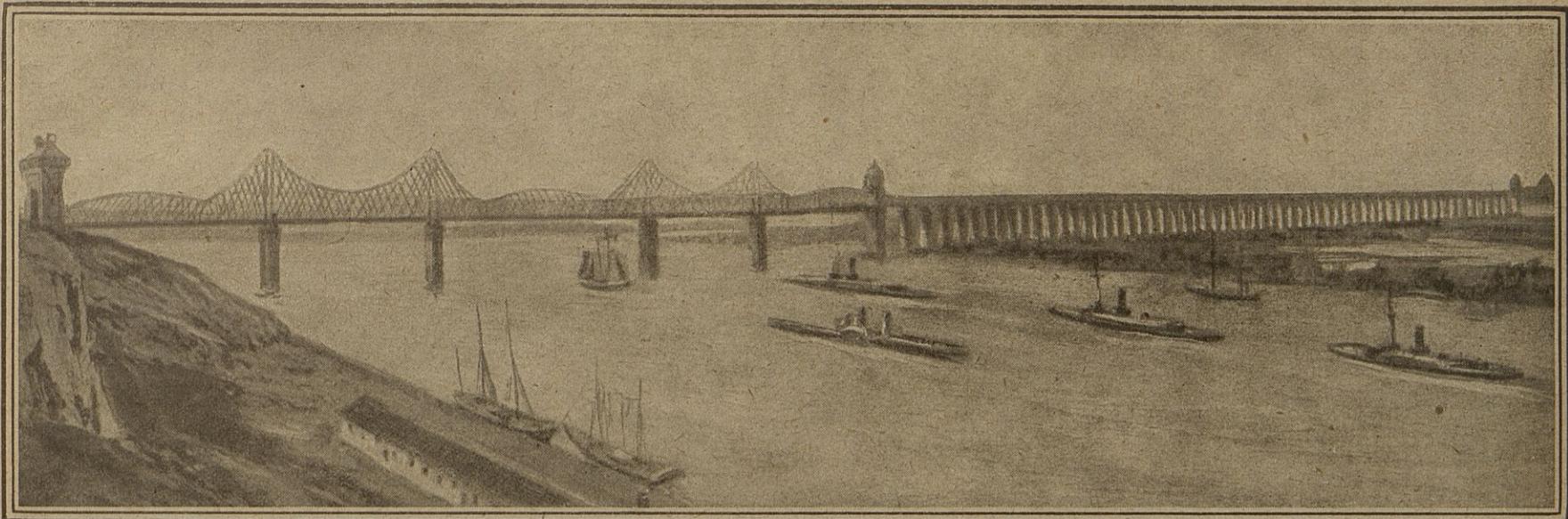
(A suivre.)

LES RUSSES EN CHAMPAGNE

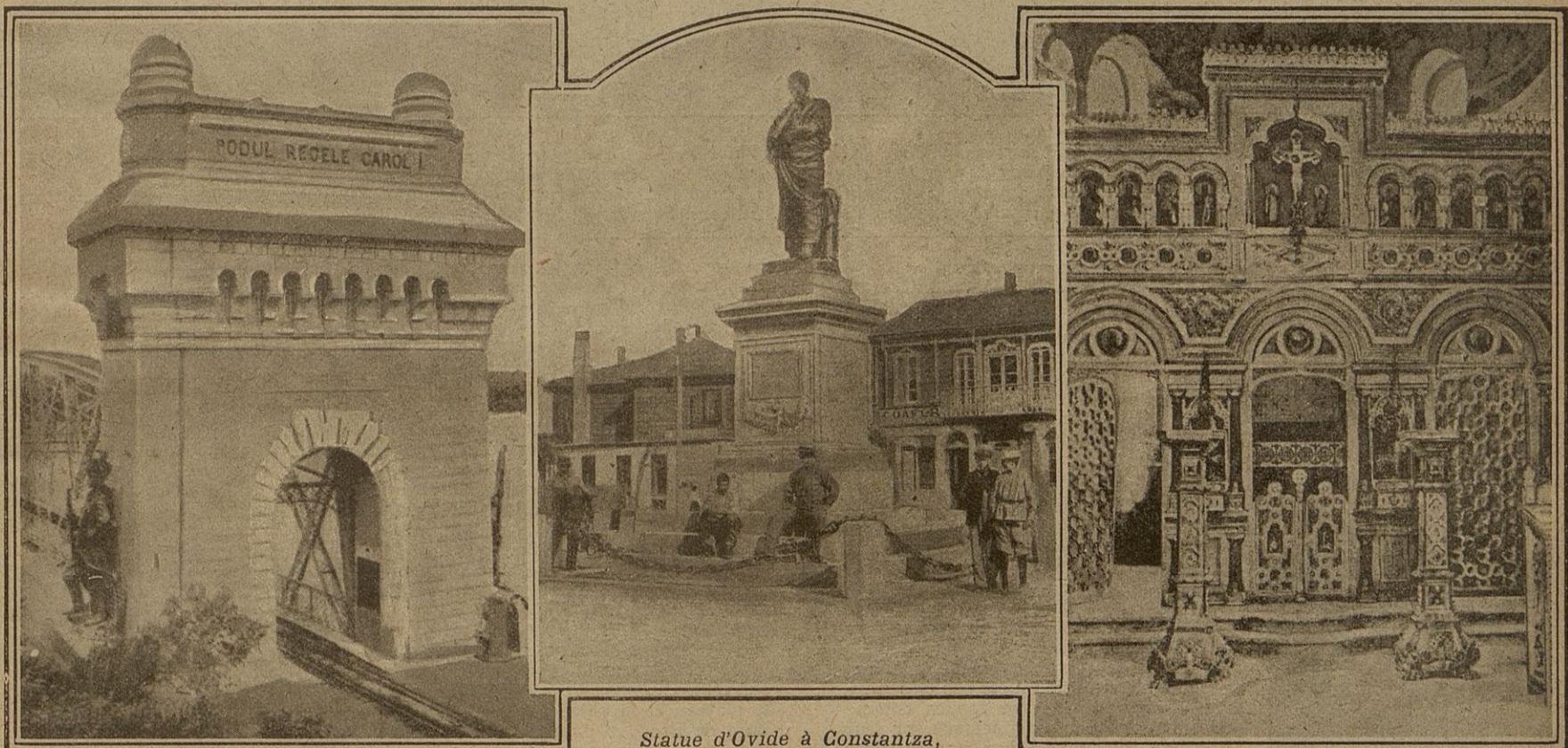


Les contingents que la Russie a envoyés en France tiennent un secteur de notre front en Champagne, et ils le tiennent vaillamment, les Allemands s'en sont aperçus lors des attaques qu'ils ont dirigées sur ce point. Nous donnons ici la photographie du général..., inspecteur des troupes russes, qui, accompagné d'un officier d'état-major, examine les lignes ennemis du haut d'un poste d'observation.

LA GUERRE EN DOBROUDJA



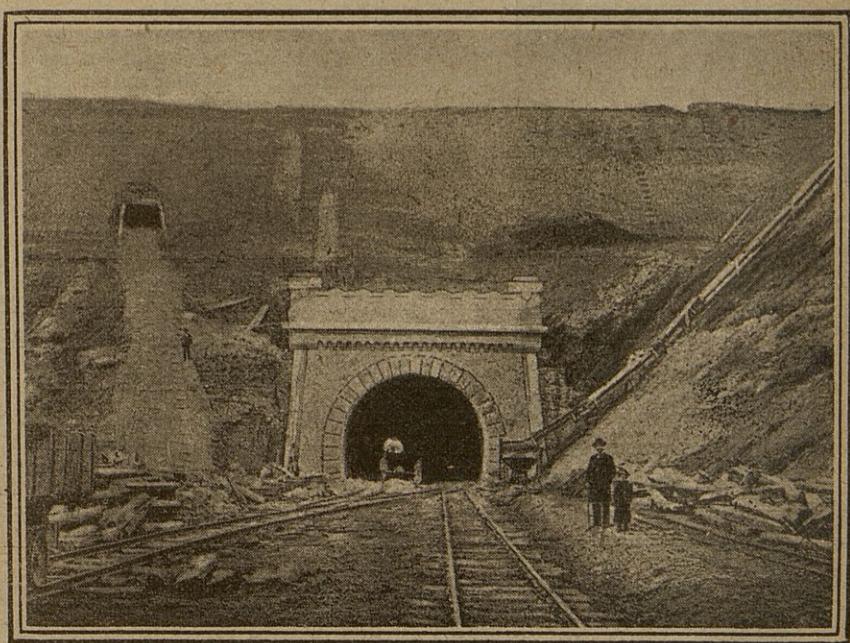
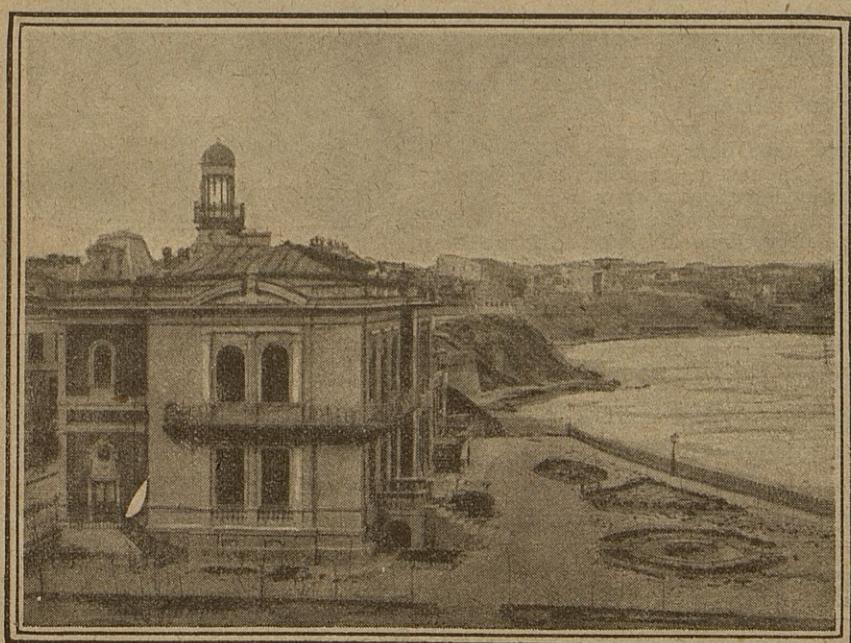
Le pont du roi Carol, sur lequel passe la ligne de Gernavada à Constantza, franchit le Danube à 30 mètres au-dessus du niveau du fleuve.



L'entrée du pont du roi Carol.

Statue d'Ovide à Constantza,
le poète latin des "Métamorphoses"
qui fut exilé chez les Sarmates.

Intérieur de la cathédrale de Constantza.



L'armée de Mackensen est entrée dans Constantza que les Roumains ont dû abandonner devant des forces supérieures. Le port de Constantza, dont nous donnons une vue à gauche et en bas de la page, avait été aménagé à grands frais par la Roumanie et était devenu un magnifique entrepôt sur la mer Noire ; la photographie de droite représente l'entrée du tunnel qui communique avec le port.



Les délégués des Académies d'Espagne viennent de faire une visite à la France. Voici au Mus'um, groupés devant la statue de Chevreul, MM. Menendez Pidal (1), savant philologue ; Miguel Blay (2), sculpteur de talent ; Odon de Buen (4), professeur de zoologie ; Octavio Picon (5), illustre romancier ; Gonzalo Bilbao (6), peintre réputé ; Manuel Azana (7), grand écrivain ; Gomez Ocana (8), professeur à la Faculté de Médecine de Madrid. Ils sont entourés de savants français ; au milieu d'eux, M. Edmond Perrier (3), directeur du Muséum.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONT RUSSE. — Il n'est venu de ce front que des nouvelles assez laconiques et relativement peu intéressantes. Nous avons annoncé dans notre dernier numéro l'échec d'une forte offensive austro-allemande contre Dornavatra. On n'a pas de détails sur les opérations auxquelles elle a donné lieu. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, le 25, des Cosaques délogeaient les impériaux de quelques hauteurs qu'ils occupaient au sud de cette ville. La bataille continue en direction de Loutsk-Vladimir-Volinsky et dans la région de Halicz.

FRONT ROUMANIE. — En Roumanie, nos alliés ont essuyé des revers qui sont réparables, mais dont il serait puéril de nier la gravité. Falkenhayn sur le front occidental et Mackensen en Dobroudja poursuivent leurs attaques avec une violence qui s'explique par l'intérêt qu'il y a pour eux à remporter des succès décisifs avant l'arrivée des renforts russes qui ne peuvent manquer d'être envoyés à nos alliés.

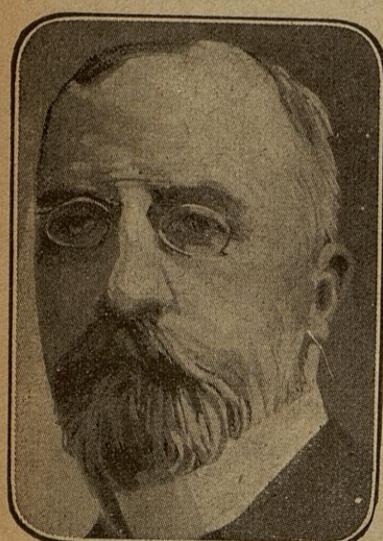
En Transylvanie, d'une manière générale, la situation n'est pas très mauvaise, car, après s'être repliés, comme nous l'avons dit, sensiblement sur leur frontière, devant l'afflux imprévu des forces ennemis, ils ont réussi depuis lors à enrayer toutes les attaques dirigées contre leurs positions, notamment sur les Carpates et en Moldavie et même en certains endroits à reprendre du terrain. Sur deux points cependant, ils n'ont pas été heureux. Prédal leur aurait été pris, et le 25, on se battait aux environs, mais la lutte semblait tourner en faveur de nos alliés. Cette ville est à la frontière même, sur la voie ferrée de Brasso à Bucarest, à 1.000 mètres d'altitude, tout près du col de Tomos. Il ne faut pas se dissimuler que c'est là une des portes de la Roumanie, mais en arrière de là, la route est facile à défendre. D'autre part,

ils auraient subi un gros revers à la passe Vulcan, autre porte de leur pays. On manque de détails sur les combats qui ont été si heureux pour les impériaux.

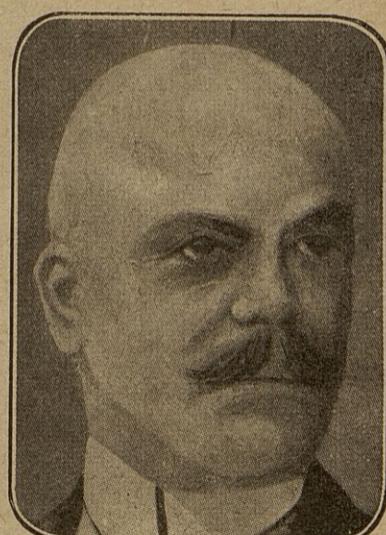
En Dobroudja, la situation est plus pénible. Nos alliés, violemment attaqués sur leur aile gauche, dans la partie nord-ouest de la Dobroudja ont dû abandonner le port de Constantza, puis, cherchant à éviter un enveloppement, ont reculé jusqu'à une ligne comprise entre le nord de Cernavada, tête de pont sur le Danube, et la lagune de Tasavlu, le long de la mer Noire, ligne passant par Caramurad ; enfin le 25, les Roumains s'étaient encore retirés au nord de cette ligne, dans la région montagneuse Harsova-Bakadaj, au sud de Tulcea, en attendant le moment de reprendre l'offensive. Le pont de Cernavada avait été coupé à temps pour que les Germano-Bulgares ne s'en puissent servir. La perte de Constantza, port important, est regrettable, surtout si les Roumains ont été forcés d'y laisser plus ou moins des approvisionnements de toute nature qui y étaient entreposés. Cependant, rien n'est perdu de ce côté-là, et l'essentiel est que l'armée roumaine, là comme sur l'autre front, conserve sa liberté de mouvements.

FRONT DE MACÉDOINE. — C'est sur le front serbe que la guerre a été la plus active. Le 19, nos alliés enlèvent d'assaut le plateau et le village de Veljeselo, au nord de Brod, et, poursuivant leur progression, parviennent aux abords de Balde. Ils réalisent aussi des progrès au nord de Skocivir. Le 23 et le 24, les Bulgares attaquent à plusieurs reprises les Serbes sur leurs nouvelles positions : nos alliés tiennent bon ; ils infligent de lourdes pertes aux assaillants et leur enlèvent des tranchées sur une longueur de 800 mètres. Il est à signaler que les Allemands ont fait leur apparition sur le front serbe, dans les rangs bulgares.

Pendant ce temps, les Italiens continuaient à progresser en Epire. Leur cavalerie, venant de Vallona, a effectué sa liaison, dans la région Koritza-Premeti, avec la cavalerie des autres alliés en vue d'agir contre Monastir.



M. STÜ GKH
Président du Conseil autrichien assassiné.



M. DE KÖRBER
Nouveau président du Conseil autrichien.

NOTRE PRIME AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (La série en cours concerne les lecteurs des réseaux Nord et Est.)

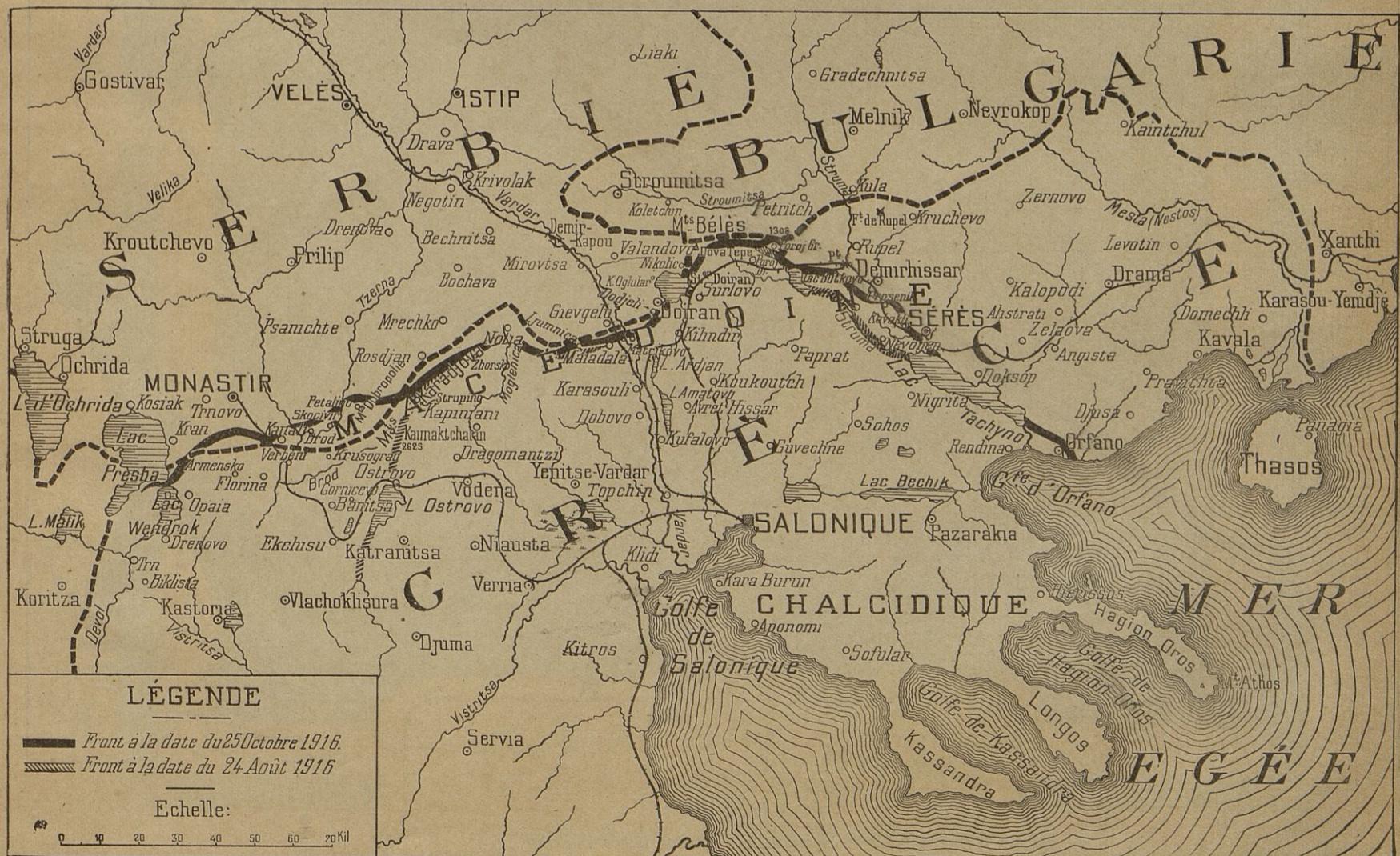
LE PAYS offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 106, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 5 et intitulé : « Une mitrailleuse dans un arbre. »
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

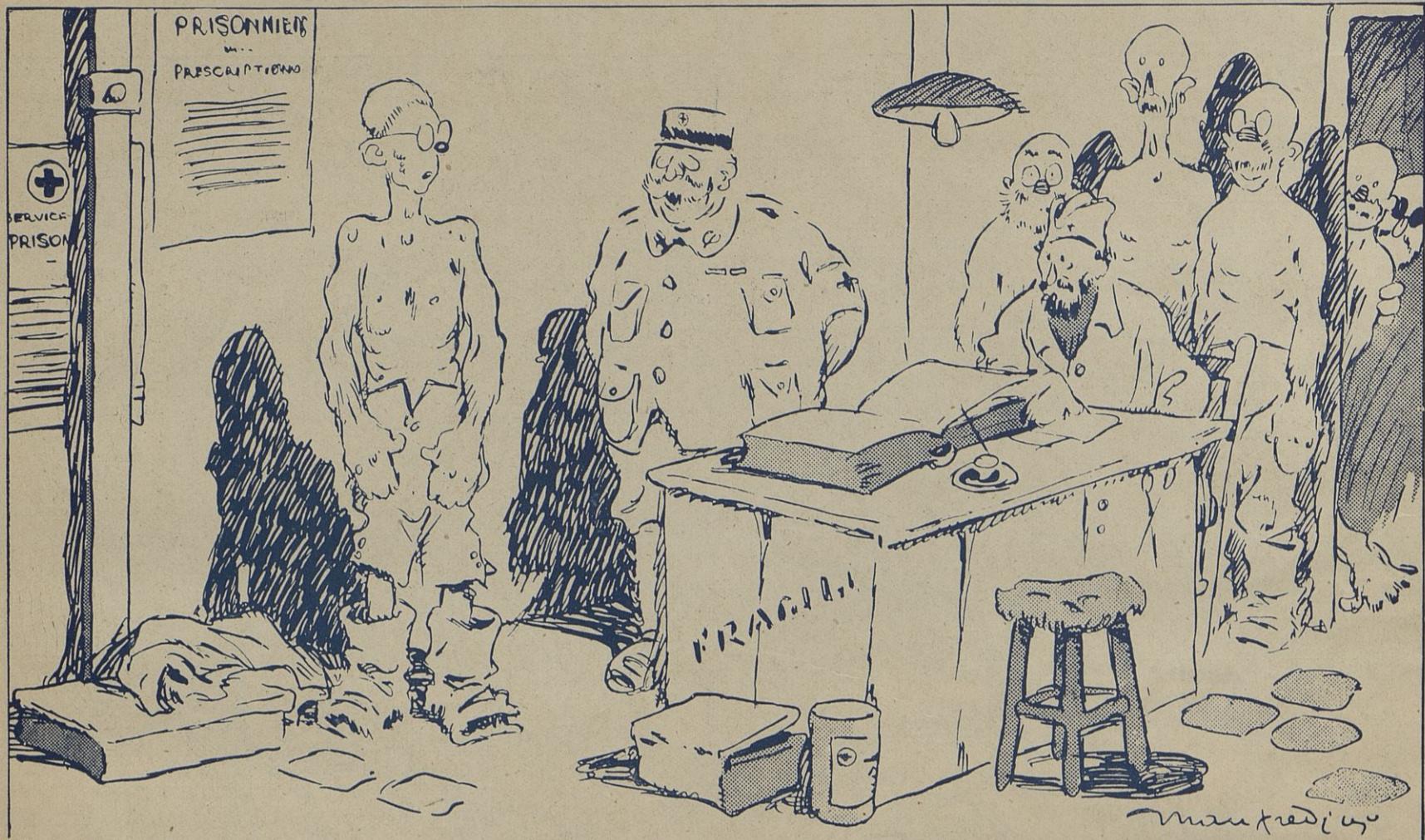
LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



La Guerre en Caricatures



VEXÉ

— Vous êtes rudement mal fait, jeune homme...
— Mein Gott... Tout le monde ne beat bas être la Fébus de Milo...!!!



LE TUYAU

— Kamérat...! Très mouillé...! l'eau filtre partout...
— Bois-la, j'te dis...! Y a rien de mieux que l'eau filtrée...